

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

**LES FRUITS
TOMBENT
DES ARBRES**

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères:

Les Magnolias

FLORENT OISEAU

**LES FRUITS
TOMBENT
DES ARBRES**



VOIR DE PRÈS

© 2021, Allary Éditions
© 2022, Voir de Près
pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-401-5

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

La nuit, il n'est plus question de tolérer le temps qui passe. La moindre seconde qui file est une seconde que l'existence me vole. Pourtant, le jour venu, tout s'estompe et je regarde des recettes d'omelette aux champignons sur Internet. Je reste éveillé toute la nuit. J'ai longtemps pensé que mon rythme devait signifier que j'aimais l'obscurité, que j'étais un être lucifuge, une créature de bars qui se plaisait à déguiser son reflet dans les nuages de fumée. Si j'ai tant attendu le matin pour m'endormir,

c'est qu'en définitive je m'en méfiais moins, je lui remettais ma vulnérabilité, mes songes. Mon sommeil.

Pour rompre la fatalité, j'ai souvent mélangé mes œufs avec des girolles. De temps en temps, des cèpes, des chanterelles. J'ai tâtonné, cherché ma voie, mais désormais mon horizon est dégagé, je ne jure que par les shiitakés.

– Ce sont des pleurotes dans ton omelette ?

Quand on me pose cette question, le monde peut s'arrêter de tourner, les abeilles de butiner. J'essaie de ne pas regarder mon interlocuteur,

j'essuie une tache invisible sur la toile cirée. Je feins une distance, me pare d'une nonchalante exaspération, souffle quelques mots distillés avec une suffisance pleine de mépris envers ceux qui ne savent pas.

— Non, ce sont des shiitakés.

Je le dis comme si j'avais une voiture de collection dans le garage. Les gens sont circonspects, ils jugent ma réponse absconse, trouvent l'univers subitement vaste, joueur, diversifié. Sur l'échelle du shiitaké, ils ont encore les pieds qui touchent le sol.

Aujourd'hui, je n'ai pas fait d'omelette aux champignons. Aujourd'hui, j'ai vu un cadavre – je ne dis pas que les deux activités sont incompatibles. Je n'y étais pas préparé, je me pensais plus armé. L'air était très froid, et ce cadavre, très mort.

Les shiitakés et la mort, les gens n'y sont pas préparés.

HIVER

1

C'est l'épicier qui me l'a dit. Sous le drap se cachait un voisin. Quelqu'un du quartier, un visage familier. Son cœur s'est arrêté alors qu'il attendait le bus, il est tombé d'un coup en se tenant la poitrine. Sa tête a produit un bruit sourd en heurtant l'asphalte. Je suis descendu acheter des pamplemousses au même moment. Une foule disciplinée se taisait dans le froid glacial des matinées d'hiver, de celles qui giflent, anesthésient les extrémités. En temps normal, dans cette rue, le silence ne s'invite jamais, pourtant, ce matin-là, on n'entendait rien d'autre qu'un

vrombissement sourd et collectif. Les postures étaient gauches, personne n'osait déglutir, l'odeur de plastique du bazar se mélangeait à celle des cuisines des brasseries qui commençaient à s'activer. Il était allongé sur le trottoir, devant le restaurant libanais, les pigeons ne s'en souciaient guère, les cuisiniers tamouls, à peine plus. Les urgentistes du Samu essayaient de le réanimer, de relancer son rythme cardiaque. Et puis, après de longues minutes d'efforts, l'un d'eux a fait non de la tête, la raideur de sa nuque s'est effacée, ses épaules se sont affaissées. La vie de cet homme s'est terminée là, en attendant le bus 69, à l'arrêt Popincourt, devant le numéro 112 de

la rue de la Roquette. Il avait aimé, pleuré, ri, et maintenant, c'était fini. Les cuisiniers tamouls ont jeté leurs cigarettes dans le caniveau. Le bus 69 est passé quelques minutes plus tard, impassible. Des gens en sont descendus, d'autres sont montés. J'ai même acheté mes pamplemousses.

Avant de payer mes agrumes, j'ai pensé « c'est injuste de mourir à proximité d'une épicerie » – sans plus d'arguments. J'ai repris mon court chemin. Un prospectus dépassait de ma boîte à lettres, la carte d'un restaurant délicatement baptisé : *La vie qui file*. Devant les escaliers, je me suis trouvé assailli par

une problématique philosophique que les événements des quinze dernières minutes venaient de faire apparaître. Est-ce la vie qui crée le hasard, ou l'inverse ?

Je suis remonté chez moi. J'ai déposé mes pamplemousses dans la corbeille de fruits, et le prospectus sur le meuble de l'entrée. Je l'ai pris à nouveau. *La vie qui file*. J'ai regardé par la fenêtre, elle donne sur la rue. Les passants s'étaient évaporés, dissous dans les artères de Paris. Le bruit reprenait déjà le répit qu'il avait offert, le temps d'un instant, le temps que le mort rende son dernier souffle. Un homme en vert balayait les trottoirs comme

on efface une ardoise. D'insouciants cyclistes pédalaient vers leur propre crise cardiaque, les charcutiers nouaient leurs tabliers, des poireaux dépassaient des sacs de courses, les restaurateurs, affairés, ressemblaient à des papillons impatients. Le défibrillateur avait été rangé, le Samu était déjà reparti, le voisin, ce visage familier, oublié.

Cette nuit-là, je me suis encore couché très tard. L'apport énergétique du pamplemousse n'y était pour rien. Je me suis demandé ce que le mort était parti faire avant de mourir. Il attendait le bus 69, direction Gambetta, je ne disposais pas